

PRESQUE

Les pneus crissent sur les graviers. Il y a à peine assez de place dans la cour pour que je m'y gare. Une galère. Je comprends pas pourquoi tu vires pas tout ce qui dégueule du garage. Des tuyaux, des câbles, des outils, des pièces dont j'ai jamais su le nom et des engins tellement démontés et retapés qu'on peut plus dire à quoi ils servent. Trois machines à laver se serrent les coudes sous la terrasse. Trois ! Elle te l'a dit, qu'elle en pouvait plus, de tout ce bordel. Elle te l'a répété des centaines de fois. T'as toujours promis sans jamais aller au bout. Tu décalais un ou deux bidules. Et puis je sais pas pourquoi, pour te récompenser peut-être, tu revenais avec encore plus sous le bras.

J'éteins le moteur, mais je sors pas tout de suite. J'arrive pas à lâcher des yeux tout ces monceaux d'inutilité. Ca sature la rétine.

Tu m'attends sur le perron. Tu me guettais, c'est pas possible autrement. T'es devenu sourd comme un pot. Ou alors tu t'emmerdes plus à faire semblant d'écouter, ça se peut aussi.

Tu faisais jamais ça, avant. C'était elle qui attendait. La porte grande ouverte, avec un sourire un peu mouillé. Son balai à la main pour faire comme si c'était un heureux hasard qu'elle soit dehors à nettoyer l'entrée quand j'arrive. Elle me plantait un baiser sur chaque joue et me noyait de questions. Et puis il y avait toujours ta voix à toi qui tonnait depuis ton vieux fauteuil auquel ton cul semblait vissé.

-Ca va, Marie-Ange ! C'est pas la reine d'Angleterre non plus.

Non. Juste ton fils.

-Tu pourrais te lever quand même.

-Je me lève que pour la reine d'Angleterre, moi.

Il fallait que j'entre, que je marche jusqu'à ce foutu fauteuil et que je te le dise moi-même.

-Salut, papa.

Une fois sur deux, tu me répondais pas.

Mais aujourd'hui, c'est différent. Aujourd'hui, t'as une bonne raison de pas répondre. T'es triste. Abattu de solitude. T'as le droit de te comporter comme un connard, et tu le sais. Tes yeux sont secs, en revanche ; on sacrifie pas sa virilité sur l'autel de la compassion comme ça. Des mâchoires serrées, un pli de douleur entre les sourcils qui te fend le crâne en deux, les bras croisés sur le ventre, ça suffit.

D'un coup, j'ai dix ans. Je rentre de l'école un peu trop tard. J'ai dû récupérer mon cartable que les autres avaient planqué dans les douches. Il est trempé, et tout ce qu'il y avait à l'intérieur avec. Je vais me faire engueuler.

C'est comme si t'avais une seule expression en stock pour les grandes occasions. Une expression butée. J'ai remarqué qu'Enzo avait la même quand il fomentait un caprice. Au début, j'aimais pas ça. J'avais l'impression de me faire engueuler par mon fils de quatre ans. Maintenant, c'est l'inverse. C'est toi qui es sur le point de faire une grosse colère.

Mais tu veux engueuler qui, là ? Le Bon Dieu ?

La blague. Je suis sûr que t'as déjà viré tous ses bénitiers. Elle les avait accrochés sur le seul pan de mur pas trop déjà encombré par des trucs à toi. C'était la seule chose qui lui donnait un peu l'impression d'être chez elle.

Maintenant, c'est comme si elle était tout à fait partie.

-Salut, gamin.

Tu hésites. Fais mine de t'écarter pour me laisser entrer. Renonces, un peu trop tard. Me bouscules pour passer devant. C'est presque marrant, cette maladresse. T'as si rarement accueilli des gens chez toi que tu sais pas comment faire.

Bingo. Le mur à bénitiers est vide. Les cartons sont déjà prêts.

Tu te diriges vers la cuisine en évitant les obstacles comme si tu connaissais la chorégraphie par cœur. Depuis que maman n'est plus là, on voit carrément plus le sol. Elle en aurait pleuré. Ca t'a jamais dérangé, toi, le bordel. T'es dans ton élément.

-Tu veux une bière ?

La tête dans le frigo, tu ménages une pause. La question a dû te paraître trop brutale.

-...Gamin ?

A la naissance d'Enzo, je me suis promis que je l'appellerai jamais autrement que par son prénom. Que je lui servirai jamais du gamin ou du fiston, à mon gosse. Parce que c'est une putain de personne et j'ai pas à lui réaffirmer ma paternité en permanence. Parce qu'il le sait, mon gosse, que je suis son père et que je l'aime.

J'accepte la bouteille que tu me tends. Tu ouvres la tienne et pars t'asseoir. J'attends que t'aies le dos tourné pour récupérer le décapsuleur que t'as déjà rangé.

Il te faut trois gorgées pour te lancer.

-Alors...

Faux départ. Une lampée de plus. Tu trembles un peu.

-Alicia et le gamin... Ils vont bien ?

-Ouais. Alicia passe un entretien cet après-midi. Enzo est à la crèche.

Tu hoches la tête. Tu es déjà à court de questions.

J'embraye.

-Et toi, alors ? Comment tu vas ?

Tu hausses les épaules, mais je vois ta main se crispier sur ta cuisse. C'est tout ce que j'aurais et ça me suffit. Le simple fait que tu te plains pas, pour une fois, montre à quel point tu souffres.

-Ca fait longtemps que t'es pas passé me voir.

Ca fait longtemps que t'as pas pris des nouvelles. Ca fait longtemps que t'as pas appelé. Ca fait longtemps que je vous ai demandé de garder Enzo. Ca fait longtemps que j'ai proposé un repas tous ensemble.

-Je suis juste venu récupérer les trucs de maman. Je vais pas rester longtemps.

Tu me désignes les cartons.

-Tout est là.

-Je peux jeter un coup d'œil ?

Tu acquiesces. Te lèves. Je crois un instant que tu vas me proposer de l'aide, mais tu te tournes vers la pile de journaux à côté.

-Je vais ranger un peu, moi.

C'est ça.

Je commence par le carton des bénitiers. Tu en as cassé un, mais tu l'as mis quand même. Les autres cartons, ce sont des vêtements. Un peu de vaisselle, aussi, dont t'auras plus besoin.

Je t'observe du coin de l'œil. Tu attrapes quelques journaux et les déplaces sur une autre pile. Ca ne change absolument rien. Mais tu continues à te courber en grognant.

Quand tu te redresses pour respirer un coup, le plafonnier révèle une grimace de douleur. C'est mon père, ça ? C'est mon père, ce petit homme rabougri, diminué, qui racle vainement le sol, se débat avec son vieux corps ? Il est où, l'homme droit et trop guindé que tout insupportait chez moi, qui passait son temps à bricoler des machines à laver pour éviter de penser à sa femme qui pleurait dans la chambre et à son fils qui revenait de l'école avec chaque jour un peu moins envie d'y retourner ? Comment peut-il y avoir autant de chaleur dans ses yeux paniqués ? Pourquoi ça me touche ? Pourquoi il a fallu attendre que tu ailles mal pour que j'ai l'impression de t'aimer un peu ?

Je baisse les yeux vers l'écharpe de maman que j'ai sorti de sa boîte. Ca me fais un mal de chien de l'admettre, mais je crois que je suis pas venu chercher que des cartons, ici.

-Papa...

Tu m'ignores. Ton jeu préféré. Je sais que tu m'as entendu, pourtant. Tes mouvements ont ralenti.

-Papa. Ca sert à rien, ce que tu fais.

-Je nettoie, gamin. J'ai envie de nettoyer. Tu peux me laisser ça, au moins ?

Lâche l'affaire, gamin.

Mais j'ai pas envie de lâcher. J'ai pas envie de partir. Ce serait le plus facile, c'est vrai. Me barrer d'ici et te laisser à ta petite vie aussi vide que ta baraque est trop pleine.

J'aimerais bien que t'aies l'idée tout seul. Ca arrivera pas, hein ?

Alors je largue la bombe.

-Je t'aime, papa.

Tu te figes. Tu reposes les journaux et attrapes ta bouteille. Et tu bois.

Le temps aurait pu s'arrêter. T'aimerais bien que le temps s'arrête. Mais je compte les gorgées. J'attends. A qui tu crois te mesurer ? J'ai attendu trente piges. La patience, je l'ai apprise chaque fois que tu t'es comporté comme un salaud. Et glou... Et glou... Ca y est. Tu l'as finie.

Tu repars vers le frigo et tu t'en ouvres une autre.

Je dirais plus rien. Je dirais plus jamais rien tant que t'ouvriras pas la tienne, de gueule.

Oh, coco, c'est pas si difficile, si ? T'as deux mots à cracher ! *Moi aussi. Allez, trois. Moi aussi, gamin.* De quoi t'as peur ? Que tes couilles se détachent et roulent sur le plancher jusqu'à mes pieds ? Que le monde entier l'apprenne ? Qu'un gars débarque pour te le tatouer sur le front : *j'ai dit à mon fils que je l'aime, pauvre tanche que je suis.* Que les voisins en parlent ? *Le gars du dessus, vous savez pas ? Il s'est découillu ! Nooon... Eh si. Il a dit je t'aime à son fils. Ca pardonne pas, ça...* Et ils auraient raison, c'est vrai. Tout le monde sait que c'est en disant aux gens qu'on les aime qu'on passe pour un gland. Pas du tout en restant planté là comme tu le fais, à tirer la gueule, à te noyer un peu plus en m'ignorant. Mais je sais que tu me vois. Je le sais. T'as beau plisser les yeux, hocher la tête en tirant sur ta binouse, pas moyen que tu me fasses croire que t'en as rien à foutre. Au pire, t'es en colère. Au pire, tu me détestes.

Mais dis-le, alors. Montre-moi que tu peux m'adresser autre chose que de l'indifférence.

-Tu veux que je t'aide à descendre les cartons ?

Je te regarde en silence. Tu me tournes toujours le dos. T'oses même pas voir à quoi elle ressemble, ma déception.

Je prends les binitiers sous le bras. Maman y tenait trop.

-J'enverrai quelqu'un d'autre chercher le reste.

Et je me barre.

Les graviers font trop de bruit quand je marche. J'essaie de ne pas lever la tête vers le garage. Je reviendrai pas ici. C'est fini. C'était la dernière fois.

J'ouvre la portière, cale le carton. J'entends la porte d'entrée s'ouvrir.

-Me laisse pas, gamin.

Je me redresse. Tu es là, sur le seuil. T'as plus les yeux si secs.

-Depuis le divorce avec ta mère, j'y pense tous les jours, que tu vas partir aussi.

Tu chiales à inonder tes bottes, maintenant.

-Me laisse pas.

Ca ressemble à un je t'aime. Ca y ressemble juste. Je pense aux tonnes d'ego que t'as dû mettre au placard pour le dire. Je claque la portière.

Merde.

C'est un orthophoniste de l'amour qu'il te faudrait, papa.